

## Pour le Respect Mutuel - Lexique

### Connaître, Comprendre, Combattre...

Les races, cela n'existe pas nous disent les scientifiques mais le racisme augmente, selon les observateurs. La formule : "Je ne suis pas raciste mais..." est devenue classique pour introduire constats, clichés, préjugés et autres variantes à caractère racial. Le sionisme a été dénoncé comme racisme à l'ONU et lors de la Conférence internationale de Durban alors que l'antisionisme est devenu l'expression " politiquement correcte " de l'antisémitisme rétorquent les spécialistes. Un journaliste australien attribue les succès d'Harry Potter et du " Seigneur des anneaux " à la vision raciste du monde que ces oeuvres diffusent. Comment s'y retrouver ?

L'usage incorrect de certains termes n'ajoute-t-il pas la violence des mots aux maux de la violence ? Faut-il renoncer à combattre le racisme, la xénophobie, l'antisémitisme sous prétexte des significations divergeantes voire contradictoires attribués à ces vocables ? Comment aborder clairement ces thèmes en évitant les discours moralisateurs, émotifs ou érudits ?

Nombre d'outils, de supports, de références contribuent déjà à une pédagogie antiraciste. Au niveau de l'enseignement primaire par exemple, un dossier a été diffusé, avec le soutien du ministre Jean-Marc Nollet, via le magazine " L'école des années 2000 " <sup>1</sup>. Pour l'enseignement secondaire, une valise comprenant une vidéo, un manuel de propositions d'animations, un conte sur CD et de nombreuses références documentaires a été élaborée dans le cadre de la campagne : "La haine, je dis non" soutenue par le ministre Rudy Demotte. <sup>2</sup>

L'ambition de la présente cette fiche est à la fois plus modeste et d'une autre nature : elle vise à fournir les premiers repères et quelques sources documentaires autours des mots clés relatifs au racisme. Le sens mais aussi, si nécessaire l'histoire et l'usage de ces mots sont précisés ainsi que les mécanismes qui permettent de comprendre, par exemple, comment s'élabore et fonctionne un stéréotype. L'objectif est de transformer ce texte en rubrique actualisée et complétée afin qu'elle devienne un document de référence utile à tout intervenant scolaire ou autre sur les thématiques antiracistes.

---

<sup>1</sup> Voir « la haine ? je dis non » Dossier établi par le Mrax et la Ligue des droits de l'Homme et une collaboration du Centre pour l'égalité des chances et la lutte contre le racisme. Diffusé par « L'école des années 2000 » Labor,

<sup>2</sup> Valise pédagogique produite par Iteco, la Ligue des droits de l'Homme, le Mrax, le Centre Belge d'Action interculturelle et le Centre pour l'égalité des chances et la lutte contre le racisme

## Les stéréotypes

1. **Définition:** A partir de nombreuses propositions de définition, nous retiendrons celle qui définit le stéréotype comme: une croyance concernant les caractéristiques, attributs ou comportements d'autrui comme membre de certains groupes auxquels nous n'appartenons pas.

2. **Pourquoi se forge-t-on des stéréotypes ?**

Selon une approche psychologique, le stéréotype résulte de notre incapacité à retenir et interpréter toutes les données de notre environnement qui sont pourtant nécessaires à notre orientation ou adaptation à celui-ci. Le stéréotype permet donc de s'orienter et de s'adapter face à la masse d'informations qui nous submerge à chaque instant en les organisant par catégories opérationnelles.

- Exemple:

Se retrouvant dans un lieu public pour un rendez-vous à une heure précise et constatant qu'elle est sans montre, une personne choisit de s'adresser, de préférence à une vieille dame qui lui semble avenante plutôt qu'un jeune skinhead qui lui paraît agressif.

3. **Comment se forge un stéréotype ?**

Deux mécanismes principaux contribuent à l'élaboration d'un stéréotype:

> **La simplification** : on sélectionne quelques données jugées pertinentes dans la masse des informations disponibles.

> **L'exagération** : les données sélectionnées sont accentuées au regard de leur poids réel.

Exemple: des photos d'étudiantes sont montrées, aux Etats-Unis, à un public test auquel il est demandé d'indiquer quels traits de personnalité caractérisent ces jeunes filles. Les commentaires varient alors selon la sensibilité de chacun aux photos. Deux mois plus tard, les mêmes photos mais accompagnées de noms typés d'origine juive, italienne ou irlandaise sont présentées au même public. Les commentaires varient, alors, selon les stéréotypes relatifs aux nationalités stipulées par les photos. Affublé d'un nom " juif ", la même personne devient moins "belle" mais plus "ambitieuse et intelligente" alors qu'accompagnée d'un nom " italien ", la personne devient moins "intelligente" mais plus "débrouillarde". Un seul élément d'information, l'origine nationale, devient primordial pour caractériser toute la personne.

#### 4. Fonctions psychologiques et sociales du stéréotype

Pour l'essentiel, retenons que le stéréotype peut servir à

> **organiser l'environnement** : (voir ci-dessus: point 2)

> **protéger une conception du monde** (exemple: défense de notre idéologie individualiste en décrivant un groupe social comme grégaire et indifférencié)

> **expliquer subjectivement ou arbitrairement la complexité du réel.** (exemple: les immigrés sont responsables du chômage)

> **justifier des comportements positifs ou négatifs** (exemple: diabolisation du juif par les nazis qui finissent par mettre en oeuvre le génocide)

> **Valoriser son groupe par différenciation, ce qui explique pourquoi la majorité des stéréotypes sont péjoratifs** (exemple: les Américains sont dépeints comme " incultes" ou "grossiers" par des Européens qui se différencient ainsi positivement sur les dimensions "culture et politesse")

Le stéréotype ne résulte pas seulement d'une technique de catégorisation simplifiée d'une réalité complexe mais répond aussi à notre culture d'appartenance et à nos attentes subjectives. Nous sélectionnerons sur autrui les informations et données pertinentes en fonction de nos attentes et objectifs ou des conditions dans lesquelles se déroule de notre interaction avec l'autre.

Exemple : en contexte de guerre, face à un soldat porteur de l'uniforme nazi, le soldat américain vérifie s'il est armé et en position offensive pour réagir sans s'intéresser au fait que l'adversaire ait par exemple fait des études de chimie, qu'il aime Mozart et apprécie les vins bavarois.

#### 5. Conclusion

Les stéréotypes - bien qu'ils ne rendent pas compte des nuances et de la complexité du réel - s'avèrent utiles et opérationnels dans des contextes précis. Sachant que mon invité est, par exemple, musulman, je ne lui imposerai pas de la viande de porc au repas. La généralisation des stéréotypes est cependant source d'erreurs et de dérives néfastes. L'ouverture d'esprit et la vérification concrète (en distinguant par exemple les faits de nos opinions à leur égard) permettent l'usage du stéréotype sans se laisser abuser par eux. Bref, le stéréotype étant une croyance, il s'agit, quand on en use, de savoir que l'on croit et non de croire que l'on sait.

Si le stéréotype relève de la croyance, le préjugé reflète, lui, une évaluation d'autrui comme membre d'un groupe jugé négativement ou positivement. A ce titre, nous pouvons distinguer les préjugés favorables ou défavorables en fonction de nos croyances, de nos attentes ou de nos valeurs.

Exemple: si quelqu'un adhère au stéréotype du juif comme être " intelligent" (vu son appartenance à une communauté perçue globalement comme "intelligente" ) cela peut conduire soit vers un préjugé favorable soit vers un préjugé défavorable. Le préjugé sera favorable si pour cette personne l'intelligence est perçue comme quelque chose de positif. Le préjugé sera défavorable si l'intelligence est connotée négativement comme ruse, capacité à manipuler, tricher,...

## Les discriminations

Nous retenons comme définition de la discrimination tout comportement qui refuse à des individus l'égalité de traitement à laquelle ils aspirent ou ont droit.

Bien que le lien entre stéréotype (croyance), préjugé (jugement) et discrimination (comportement) soit observable, un préjugé négatif peut être exprimé formellement sans pour autant se traduire par un comportement concret de discrimination: un hôtelier peut, par exemple, se déclarer raciste lors d'un sondage (anonyme) d'opinion et traiter sans discrimination sa clientèle de couleur. Cette apparente contradiction peut s'expliquer si l'on tient compte du fait que les préjugés et discriminations sont exprimés dans des contextes différents, l'un abstrait, l'autre concret avec des conséquences précises que l'on peut souhaiter éviter: conflit, perte de clientèle, sanction judiciaire,...

Selon d'autres auteurs, l'expression même d'un préjugé relève déjà d'un comportement, d'un acte de langage discriminatoire. Ils se réfèrent aux études sur la communication qui ont démontré que le langage sert, bien sûr, à décrire la réalité mais aussi à la construire. Exprimer un stéréotype contribue donc aussi à créer une réalité sociale précise (ex. les "jeunes" d'aujourd'hui...).

Au-delà de cette distinction entre expression d'un préjugé et comportement discriminatoire, relevons que, dans les faits, un préjugé négatif sans même qu'il se traduise par un comportement discriminant peut conduire à une discrimination. Cela a, par exemple, été observé chez des examinateurs face aux premières candidates pilotes d'avions de ligne. Partageant un préjugé soit hostile soit incrédule devant "la prétention" des candidates à pratiquer ce métier traditionnellement masculin, les examinateurs se sont implicitement comportés de façon négative ce qui a eu pour effet d'augmenter l'anxiété des candidates et de réduire leurs performances à l'examen. Il ressort de ce constat qu'une personne peut provoquer ce qu'elle souhaite, craint ou pense indépendamment de son attitude ou comportement conscients et quelle que soit l'intention de son interlocuteur.

Il importe de rappeler que la discrimination n'est pas en soi illégale. Il existe dans notre législation de nombreuses distinctions entre Belges et non Belges. En matière de droits politiques, par exemple, l'exercice du droit de vote est strictement réservé aux Belges et aux ressortissants d'un Etat membre de la Communauté européenne.

Ce type de discriminations est établi par la loi et ne peut être combattue sur le plan de leur légalité. Elles peuvent par contre être remises en cause sur le plan de leur légitimité.

S'agissant de la discrimination à l'embauche, par contre, nous sommes face à une discrimination non seulement illégitime mais illégale sanctionnée par la loi du 30 juillet 1981 tendant à réprimer certains actes inspirés par le racisme et la xénophobie.

## **Le cas du racisme**

### **1. Historique:**

L'ethnologie et l'histoire montrent que le stéréotype et surtout le préjugé racial ne sont ni universels ni d'origine lointaine. Il ne faut pas, en effet, confondre orgueil de groupe (chauvinisme) et racisme. Dans le premier cas la distinction et le sentiment de supériorité s'opèrent sur base de motifs culturels ou d'intérêts économiques et sociaux qui ne sont pas définitifs, tandis que dans le second cas c'est une prétendue différence de race qui motive la distinction.

Chez les grecs de l'antiquité par exemple, l'étranger était qualifié de " barbare " parce qu'il ne parlait pas la même langue. (barbare d'où dérive aussi le mot "berbère" signifiant qui parle une langue incompréhensible). De même au Moyen-Age, les juifs sont-ils discriminés sur base de leur confession religieuse et non sur base raciale. Apprendre la langue dans le premier cas ou se convertir dans le second cas pouvait faire cesser la discrimination.

Les premières expressions du racisme biologique apparaissent au 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup>me siècle dans la foulée de l'esclavage et la traite des noirs. L'antisémitisme à caractère racial se développera vers la fin du 19<sup>e</sup>me siècle en réaction à l'émancipation sociale et au développement économique des juifs.

Le lien entre l'apparition du racisme doctrinaire et l'expansion coloniale d'une part ou la volonté de ségrégation sociale des juifs d'autre part est manifeste : le racisme idéologique vise pour l'essentiel à justifier une exploitation ou des privilèges.

Les racines économiques et sociales du préjugé de race apparaissent clairement chez le premier doctrinaire important du racisme, le comte de Gobineau qui, en 1854 publie son " Essai sur l'inégalité des races humaines " avec l'objectif avoué de défendre l'aristocratie (sang bleu) menacée dans ses privilèges par les démocrates.

### **2. Prétentions scientifiques du racisme**

Cherchant à fonder le racisme sur la science, les doctrinaires du racisme ont résumé, jusqu'au XX<sup>e</sup>me siècle, leurs arguments dans les trois énoncés suivants :

- > il existerait des races pures
- > ces races seraient supérieures biologiquement mais aussi culturellement et moralement
- > ces supériorités légitimeraient leur domination et leurs privilèges.

Il est facile aujourd'hui de démontrer l'inconsistance du premier étage de cet échafaudage et d'invalider ainsi l'ensemble du pseudo-raisonnement. Vu l'incessant brassage des groupes humains, il est impossible de prouver la coïncidence entre un groupe social spécifique et un patrimoine génétique défini. Impossible donc de tracer des frontières " génétiques " précises dans l'espèce humaine tant les échanges migratoires ont été intenses et les isollements éphémères. Sur les 100.000 gènes qui nous caractérisent, six à huit seulement commandent la couleur de la peau sans compter sur l'indéfinissable partage entre l'inné et l'acquis (éducation) pour définir un individu. Nier l'existence des races et la pertinence de cette notion au niveau scientifique n'implique pas d'ignorer les différences biologiques et culturelles entre individus ou populations. Ce n'est pas être raciste que de

constater, par exemple que, disons, les Suédois présentent souvent un certain nombre de caractères héréditaire communs qui les distinguent, au moins superficiellement des Japonais ou des pygmées La distinction entre groupes spécifiques n'exclut cependant pas la parenté globale de l'espèce comme le démontre, entre autres, la fécondité potentielle entre tous les humains. Le racisme, lui, fait dépendre la valeur des individus du groupe biologique ou prétendu tel, auquel ils appartiennent. Le racisme apparaît donc comme une erreur intellectuelle doublée d'une faute morale, selon l'expression du philosophe Comte-Sponville.

### 3. Définition du racisme

Parmi les nombreuses définitions possibles du racisme, nous retiendrons celle d'Albert Memmi comme outil pratique de repérage des pratiques racistes et de leurs motivations :

#### I. Définition du racisme

Le racisme est la valorisation, généralisée et définitive, de différences, réelles ou imaginaires, au profit de l'accusateur et au détriment de sa victime, afin de justifier ses privilèges ou son agression.

#### II. Analyse de l'attitude raciste

L'analyse de l'attitude raciste y révèle quatre éléments importants :

1. Insister sur des différences, réelles ou imaginaires entre le raciste et sa victime.
2. Valoriser ces différences, au profit du raciste, et au détriment de sa victime.
3. S'efforcer de les porter à l'absolu, en les généralisant et en les affirmant définitives.
4. Légitimer une agression, ou un privilège, effectifs ou éventuels.

#### III. Commentaire

Le terme de racisme est évidemment inadéquat pour un mécanisme aussi général. Il est trop étroit, comme antisémitisme est, au contraire, trop large. A strictement parler, il signifierait une théorie de la différence biologique. Les nazis, après les idéologues de la traite des Noirs et de la colonisation, y ont inclus une hiérarchisation politique, morale et culturelle des groupes humains d'après leurs différences biologiques.

##### > Un mécanisme général

En fait, l'accusation raciste s'appuie tantôt sur une différence biologique, tantôt sur une différence culturelle. Tantôt elle par de la biologie, tantôt de la culture, pour généraliser ensuite à l'ensemble de la personnalité, de la vie et du groupe de l'accusé. Quelquefois, le trait biologique est hésitant ou même absent. En somme, nous nous trouvons devant un mécanisme infiniment plus varié, plus complexe, et malheureusement plus courant que peut le laisser croire le terme strict de racisme. Il faudrait songer à la

remplacer par un autre mot ou une locution, qui exprimerait à la fois la variété et la parenté des démarches racistes.

> *L'insistance sur une différence*

La démarche raciste se présente d'abord comme l'insistance sur une différence entre l'accusateur et sa victime. Révéler un trait différentiel entre deux individus ou deux groupes, n'est cependant pas, à elle seule, une attitude raciste. Après tout, c'est l'une des démarches de tout savant en sciences humaines. L'affirmation de la différence prend une signification particulière dans le contexte raciste : en insistant sur la différence, le raciste veut augmenter ou créer l'exclusion, la séparation de la victime hors de la collectivité ou de l'humanité.

Le racisme du colonisateur veut démontrer l'impossibilité d'inclure le colonisé dans une cité commune : parce qu'il serait trop différent biologiquement, culturellement; parce qu'il serait incapable techniquement, politiquement, etc. Le racisme antisémite, en peignant le Juif comme un être radicalement étranger et étrange, s'efforce d'expliquer l'isolement, la mise en quarantaine du Juif. L'utilisation de la différence est nécessaire dans la démarche raciste : mais ce n'est pas la différence qui appelle toujours le racisme, c'est le racisme qui utilise la différence. En ce sens c'est bien le racisme qui historiquement à élaboré les races et non les prétendues races qui ont mené au racisme.

> *La différence est réelle ou imaginaire*

La preuve ? Si la différence manque, le raciste l'invente; si la différence existe, il l'interprète à son profit. Il n'insiste que sur les différences utilisables dans son argumentation. En bref, la différence est réelle ou imaginaire importante ou minime en soi.

Remarque importante, cependant : contrairement à l'opinion courante, de l'antiraciste sentimental, la différence proposée par le raciste n'est pas toujours imaginaire ni ne relève du pur délire ou mensonge malveillant. Le raciste peut s'appuyer sur un trait réel, biologique, psychologique, culturel ou social : la couleur de la peau chez le Noir ou la solide tradition juive.

Le raciste peut certes inventer une différence, s'il en a besoin dans son argumentation, mais la démarche raciste ne se borne pas davantage à cette imagination de traits différentiels, plus ou moins fantaisistes, ni dans un simple constat de différences, effectives quelquefois : elle contient toujours une interprétation de ces différences, une valorisation. Disons en bref que la différence est valorisée au détriment de l'accusé et au profit de l'accusateur.

> La différence est valorisée

La valorisation de la différence est, assurément, l'un des noeuds de la démarche raciste. Cette valorisation contient, explicitement ou implicitement, un double mouvement : elle tend à prouver l'infériorité de la victime et la supériorité du raciste. Mieux, elle prouve l'une par l'autre : l'infériorité de la race noire signifie automatiquement la supériorité de la race blanche. L'infériorité du colonisé démontre d'une manière éclatante la supériorité du colonisateur. La valorisation est, en somme, à la fois négative et positive; elle affirme du même coup la négativité de la victime et la positivité de l'accusateur. On comprend par suite:

1. Que toute différence, qui sépare la victime de son accusateur, risque d'être suspecte et condamnable. Puisque la démonstration raciste commence avec cette valorisation négative; puisque toute différence réelle ou supposée, se transforme, par un simple changement de signe, en mérite de l'accusateur, en une valorisation positive au profit de l'accusateur. Dans un univers raciste, la différence est mauvaise (celle, bien entendu, qui caractérise la victime par rapport à l'accusateur, posé comme point de repère : ce n'est pas la couleur blanche qui différencie le Blanc du Noir, c'est la couleur noire qui différencie catastrophiquement le Noir du Blanc);
2. Que le raciste va tendre de toutes ses forces à augmenter la distance entre les signes, à maximaliser la différence. En effet : plus il enfonce sa victime, plus il se grandit ; plus il valorise la différence au détriment de sa victime, plus il la valorise à son profit.

Voilà pourquoi une simple différence, biologique ou culturelle, réelle quelquefois, entraîne à sa suite une foule de significations : la biologie du Juif devient en outre laide, malsaine. Encore un pas, et elle devient grosse d'une psychologie particulière, malfaisante, puis d'un être métaphysique, etc. Nous passons de la biologie à la morale, de la morale à la politique, de la politique à la métaphysique.

A partir de cette valorisation, on découvre clairement la cohérence des conséquences : il faut donc que cette différence, nocive et infamante, qui accable la victime et avantage son accusateur, devienne absolue. Si l'accusateur veut fonder radicalement sa supériorité, il faut que la différence devienne radicale.

> La différence est généralisée

La démarche raciste comporte ainsi un effort de généralisation, de totalisation : de fil en aiguille, c'est toute la personnalité de la victime, qui est ainsi caractérisée; ce sont tous les membres de son groupe social qui tombent sous le coup de l'accusation.

1. On comprend mieux, dans cette perspective, le succès du racisme biologique : il s'y insère particulièrement bien. La différence désastreuse trouve une espèce de substrat : elle est inscrite dans la chair et dans le sang, dans les gènes de la victime. Elle se transforme en destin, en fatalité héréditaire. Dorénavant, et pour toujours, l'être même de la victime en est atteint. Donc, toutes les manifestations de cet être : le corps, l'âme et la conduite. Il est rare qu'un racisme biologique n'entraîne pas un racisme psychologique et un racisme culturel (ce que l'on pourrait appeler d'ailleurs un ethnisme plutôt qu'un racisme).

2. Si la différence atteint si profondément tout l'être de la victime, elle doit atteindre également tous les siens, qui participent du même être.

Il ne s'agit pas ici exactement d'une généralisation d'ailleurs : la relation entre le trait individuel et le trait collectif est en quelque sorte dialectique. Chaque défaut, réel ou supposé, de l'accusé, est étendu à tous ses semblables; mais l'accusé est condamné au nom d'un défaut collectif, sous-entendu. L'antisémite part de l'avidité d'un tel Juif pour conclure que tous les Juifs sont avides; ou décide que l'on ne peut faire confiance à aucun Juif en particulier, parce que tous les Juifs sont avides. De même pour la fameuse paresse du Colonisé.

Cependant, à quelque niveau qu'il intervienne, on trouve dans le racisme cet élément collectif, qui est évidemment l'un des meilleurs moyens de totalisation: aucun Juif, aucun Colonisé, aucun Noir ne devraient pouvoir échapper à ce déterminisme social

> La différence est définitive

On comprendra que le même mouvement soit également étendu dans le temps : dans le passé et dans l'avenir : le Juif a toujours été avide, le Noir a toujours été inférieur; conclusion : ils le seront toujours, pas d'espoir de changement, pas de salut à attendre. Le Globalisation, totalisation, généralisation sociale et généralisation temporelle convergent vers le même but : à la limite, on aboutirait à une substantification de la différence, puis de la figure de la victime : il existerait ainsi une espèce de Colonisé absolu. Figures négatives, bien entendu ; définitivement et absolument négatives. On sait comment le Juif a fini par devenir l'une des incarnations du diable au Moyen Age, comment il redevient l'ennemi radical et antithétique des Allemands nazis; le Noir devient l'une des

catégories inférieures de l'espèce humaine. A la limite, en bref, le racisme tend vers le mythe.

Voilà où la construction décolle du réel, auquel elle a pu s'alimenter un moment, pour suivre sa propre cohérence. Sur cet itinéraire qui va de la simple accusation au mythe, prennent place les différentes étapes dans la dévalorisation de la victime. En gros, il s'agit d'une déshumanisation progressive. Le raciste caractérise sa victime par une série de traits surprenants : elle serait incompréhensible, opaque, mystérieuse, étrange, inquiétante, etc. Lentement, il en fait une espèce d'animal ou de chose, ou plus simplement encore un symbole.

Au terme de cet effort d'exclusion de toute communauté humaine, la victime est définitivement rivée dans son destin de malheur, de dérision et de culpabilité. Et, définitivement, par contrecoup, l'accusateur est assuré de garder son rôle de justicier légitime.

> La justification de l'accusateur

En somme, si le racisme tend vers un mythe, ce mythe renvoie au raciste.

Les motivations de la démarche raciste se trouvent dans le raciste lui-même. Une analyse, même superficielle, les fait aisément découvrir, que ce soit dans l'agression individuelle ou dans l'agression collective.

Je ne reviendrai pas sur les analyses maintenant classiques du phénomène du bouc émissaire ou de l'étranger-corrupteur de l'âme nationale. On sait comment un groupe humain, pour se débarrasser de diverses culpabilités, les projette sur un objet, un animal, un homme ou un autre groupe, qu'il accuse et punit à sa place. Je n'insisterai pas, non plus, sur le racisme-alibi, en vue d'une agression individuelle. La concurrence économique, la rivalité de prestige entre intellectuels ou artistes, peuvent appeler le racisme : c'est-à-dire la justification à priori de toutes les difficultés de l'accusateur et de sa conduite à l'égard de son adversaire. D'une manière moins sordide, il existe même une motivation proprement individuelle, mal étudiée encore. Un certain dépaysement devant le différent, l'anxiété qui en découle, l'agression comme moyen spontané de réduire cette anxiété, tout cela se trouve chez les enfants et probablement chez un grand nombre d'adultes.. Le différent, l'étranger, peut être senti comme un facteur de trouble, donc de scandale : de là à essayer de la faire disparaître. La réaction est primaire, quasi animale, mais elle est certainement plus profonde qu'on ne l'avoue. Et il faudra bien l'étudier, plus sérieusement et non l'éluder par un moralisme optimiste. Dans tous les cas, le mécanisme reste le même : une caractérisation, vraie ou fausse, de la victime, tente d'expliquer, de justifier l'attitude et la conduite à son égard de l'accusateur lui-même.

> La légitimation de l'injustice

Quelles sont donc cette attitude et cette conduite, qui ont besoin d'être justifiées ? Pourquoi l'accusateur se croit-il obligé d'accuser pour se légitimer ? C'est parce qu'il se sent coupable à l'égard de sa victime. C'est parce qu'il pense que sa conduite et son attitude sont essentiellement injustes et dolosives envers sa victime. Car il faut ici renverser l'argumentation du raciste, il la déclare coupable parce qu'elle est déjà punie. Au mieux, parce qu'il s'apprête à la punir.

La preuve ? En fait, la sanction a déjà presque toujours été appliquée. La victime du racisme vit déjà dans l'opprobre et l'oppression. Le raciste ne dirige pas son accusation contre des puissants, mais toujours contre des vaincus. Le Juif est déjà exclu; le Colonisé est déjà Colonisé. C'est pour justifier cette sanction, ce malheur, que le raisonnement est institué : il permet d'expliquer, de légitimer le numerus clausus et l'exploitation coloniale.

J'ajoute que, très souvent, cette injustice, la vie précaire de la victime échappent à la volonté même de chaque individu. Le racisme est la contrepartie objective de la situation objective de la victime. En quelque sorte : si la femme souffre, c'est qu'elle méritait de souffrir, si le Noir est esclave, c'est qu'il a été maudit. L'individu peut être tenté par le raisonnement collectif, qui appartient aux valeurs de son milieu, qui lui ôte le poids de son éventuelle responsabilité. Il n'y a plus de scandale, puisque tout le monde le tolère et l'approuve.

> Racisme et oppression

Voilà pourquoi le racisme accompagne pratiquement toutes les oppressions : le racisme est l'une des meilleures justifications, l'un des meilleurs symboles de l'oppression. Je l'ai retrouvé dans la relation coloniale, dans l'antisémitisme, dans l'oppression du Noir; il en existe des formes plus ou moins explicites dans la condition prolétarienne, la condition domestique, etc...

Bien entendu, il se nuance, s'explique différemment suivant ses divers contextes sociaux et historiques, suivant ces diverses oppressions. Ce dénominateur commun ne doit nullement dispenser de chercher dans chaque cas la spécificité de chaque contexte. Au contraire, je l'ai assez montré, l'accusation raciste, relativement monotone et banale dans sa démarche, doit suggérer autre chose : ce contexte précisément, cette oppression spécifique, qui est la cause réelle de l'alibi raciste : le Noir est caractérisé comme un incapable congénital afin que l'on puisse le maintenir en esclavage économique; le Colonisé comme un inapte technique définitif, afin que la colonisation puisse durer; le prolétaire comme politiquement et socialement infantile, afin que la domination des classes possédantes reste incontestée. Et, pour finir avec chaque racisme particulier, il faudra bien en venir à s'attaquer à la

colonisation ou à la structure sociale et politique de nos sociétés. Cela dit, il reste que nous découvrons un mécanisme fondamental, commun à toutes les réactions racistes : il faut légitimer l'injustice d'un oppresseur à l'égard d'un opprimé : une agression, permanente ou que l'on se prépare à commettre. Et le privilège n'est-il pas l'une des agressions permanentes, infligées à un homme ou un groupe dominé par un homme ou un groupe dominateur ? Comment excuser un tel désordre, si avantageux par ailleurs, sinon en accablant la victime ? Par-delà ses masques, le racisme est une auto-absolution du raciste.

#### 4. Evolution actuelle du discours raciste

Au racisme historique à fondement " biologique " s'est substitué, aujourd'hui, un racisme plus subtil fondé sur :

> le différentialisme: => exemple : les Noirs ne sont pas inférieurs mais intrinsèquement différents et à ce titre " inassimilables " (justification historique de l'apartheid en Afrique du Sud qui prônait " le développement séparé (apartheid) ").

ou

> le culturalisme: l'autre n'est plus réduit à sa différence biologique mais culturelle comme si cette dernière n'était pas susceptible de modifications, influences, métissages.

## **L'islamophobie**

Islamophobie : haine, rejet d'un islam réduit à une essence maléfique alors que l'islam est de fait pluriel tant au niveau social, géographique, historique que culturel. Cette haine est alimentée par des préjugés et des stéréotypes négatifs qui, le plus souvent, pratiquent l'amalgame entre : "islam, arabe, musulman, islamiste, terroriste, intégriste" mais aussi entre culture et religion.

L'étymologie du mot peut prêter à confusion, "phobie" émanant du grec "phobos" qui signifie peur, effroi. L'islamophobie traduirait à ce titre une réaction de peur devant une menace perçue à tort ou à raison comme objective. En réalité, cette phobie relève bien d'une pathologie sociale comme l'agoraphobie est une pathologie individuelle. Autant un individu tente de maîtriser ce mal dont il est le premier à souffrir autant une société se doit d'intervenir contre cette déviance qui agresse une partie de ses membres et mine les fondements d'une vie commune.

Il importe aussi de distinguer l'islam qui comme toute religion mérite respect - un respect qui dans une perspective démocratique, ouverte et laï que n'exclut ni le dialogue ni la critique- de l'islamisme qui instrumentalise le religieux à des fins politiques, idéologiques ou personnelles. Autant donc la critique de l'islam dans le cadre légal du respect est un droit autant combattre l'islamisme dans ses visées terroristes relève d'un devoir. L'amalgame entre islam et islamisme, musulman et islamiste relève à ce titre d'une erreur intellectuelle doublée d'une faute morale, voire d'une incitation à la haine punissable par la loi.

Le libelle d'**Oriana Fallaci "La rage et l'orgueil"** Plon, 2002 constitue à la foi le symptôme et un ferment de l'islamophobie contemporaine. Il mérite donc, à ce seul titre, une analyse conséquente.

### **Présentation**

Le livre d'Oriana Fallaci se présente comme un cri. Un cri de douleur et de rage suite à l'attentat du 11 septembre et aux réactions qu'il a suscitées . Pour l'auteur : cet attentat n'est qu'un épisode d'une " croisade à l'envers " menée par les " fils d'Allah " contre l'Occident " qui est pour eux un monde à conquérir. A châtier, soumettre à l'Islam ". La charge explosive du livre, son message principal peuvent être déclinés en quatre questions.

#### **1. Qui sont les nouveaux " Croisés " ?**

Au sommet, " dans la partie visible de l'iceberg " (p.31), il y a bien sûr les terroristes islamistes, les Oussama Ben Laden soutenus par les monarchies pétrolières mais aussi par les imans qui " d'une manière où d'une autre sont les guides spirituels du terrorisme " (p.39) mais aussi par les mosquées " qui surtout en Italie [...] grouillent jusqu'à la nausée de terroristes ou aspirants terroristes " (p.34), des terroristes dont " les plus aguerris sont précisément chez nous " (p.105 ). Mais au-delà de cette phalange extrémiste qui loin d'être minoritaire est constituée " de millions et de millions de fanatiques " qui " se multiplient comme les protozoaires d'une cellule qui se scinde pour devenir deux cellules puis quatre puis huit puis seize puis trente deux, à l'infini " (p.29), au -delà donc de ce sommet de l'iceberg, " le véritable protagoniste " de cette nouvelle guerre de religion, de cette Djihad prônée par l'Islam c'est, " la montagne submergée donc invisible " (p.30) soit, selon l'auteur, peu ou prou l'ensemble des " fils d'Allah " dont " la horde "ceux qui " envahissent " l'Europe sous couvert de " migration " (p147) et qui " se multiplie comme des rats " (p146). Ailleurs l'auteur semble se raviser de façon ambiguë, il s'agirait " d'une guerre voulue et déclarée par une frange de cette religion, peut-être (peut-être ?) " (p.91) mais le corps du texte, autant dans la lettre que dans l'esprit, insuffle sans conteste l'amalgame, la confusion entre islamistes radicaux, fidèles de l'Islam et immigrés.

## **2. Que veulent-ils ?**

La visée de ceux qui " au lieu de contribuer au progrès de l'humanité passent leur temps avec le derrière en l'air, à prier cinq fois par jour " (p.92) n'est pas tant territoriale (quoique) que " la conquête de nos âmes, la disparition de notre liberté et de notre civilisation, l'anéantissement de notre façon de vivre et de mourir " (p.91). Il s'agit moins d'une guerre réservée aux militaires que d'une " collusion culturelle, intellectuelle, religieuse, morale, politique " (p.33). Et dans cette collusion, nos victoires militaires (contre le terrorisme) ne résoudre pas l'offensive de leur sinistre belligérance mais au contraire l'encourageront, l'exacerberont, l'envenimeront. La vérité, pour l'auteur, est que dans cette Djihad " le pire est encore à venir " (p.33). Et si dans sa volonté d'imposer l'Islam, la Djihad doit vaincre alors " elle détruira notre culture, notre art, notre science, notre morale, nos valeurs, nos plaisirs... " (p.91).

## **3. Quel est le rapport des forces sur le terrain ?**

Pour Oriana Fallaci : comme le démontre nos réactions à l'attentat du 11 septembre, notre aveuglement devant l'Islam et notre tolérance face à l'invasion musulmane, le fléau de la balance penche dramatiquement en notre défaveur. En fait, cette fameuse " la Croisade à l'envers est nourrie par la faiblesse de l'Occident ", par sa " timidité ", par son " bien-être ", par sa " non-clairvoyance ", par sa " technologie ", par nos " confort ", nos " principes d'hospitalité ", nos " lois complaisantes ", notre " pacifisme ", notre " peur " (p.105). En face, les " Croisés ont désormais conquis leurs positions et les tiennent comme leurs ancêtres tenaient l'Espagne et le Portugal du IX<sup>e</sup> à au XV<sup>e</sup> ème siècle. Ils sont de plus en plus, ils seront de plus en plus, ils veulent de plus en plus, ils voudront de plus en plus, et ceux qui aujourd'hui vivent sur notre territoire ne peuvent être considérés que comme des pionniers. " (p.106).

Par ailleurs : " il se trompe l'optimiste qui pense que la Guerre Sainte s'est achevée avec la défaite du régime Taliban " (p.32). D'abord parce qu'en Afghanistan même " les actuels vainqueurs prient Allah autant que les anciens vaincus " (p.32) et d'ailleurs " fraternisent avec eux " mais surtout parce que " parmi les dix-neuf kamikazes de New York et de Washington il n'y avait pas un seul Afghan " (p.32) et l'auteur de nous gratifier d'une leçon de géopolitique d'où il ressort qu'au sud de l'Afghanistan il y a le Pakistan. Au nord les Etats musulmans de l'ancienne Union soviétique. A l'ouest, l'Iran puis l'Irak puis la Syrie, puis le Liban, puis la Jordanie, puis l'Arabie Saoudite et de l'autre côté de la mer Rouge le Continent Africain avec tous ses pays musulmans. Et dans tous ces pays, " ses vieux et ses jeunes qui applaudissent à la Guerre Sainte " (pp.32-33).

## **4. Que faire ?**

Face à une telle marée, à un tel danger, l'auteur commence par payer de sa personne : " avec l'élan d'un soldat qui surgit de la tranchée et se lance contre l'ennemi, je me jetais sur la machine à écrire " (p.12) d'où ce livre, " un sermon " lancé comme une grenade, en toute conscience car : " je n'oublie jamais que les mots peuvent faire beaucoup de bien et beaucoup de mal. Ils peuvent guérir ou bien tuer " (p.23). Car il s'agit bien de tuer ou de mourir : " Guerre vous avez voulue, guerre vous voulez ? D'accord. En ce qui me concerne, que guerre soit. Jusqu'au dernier soupir " (p.42). Cet axe militaire de la " collusion " est bien sûr assumée contre les terroristes islamistes mais pour Oriana Fallaci tout " disciple du Coran " soit en recèle un (de fait ou potentiel) soit participe à " la Croisade à l'envers " notamment par " l'invasion " que constitue à ses yeux l'immigration (p.147). Une solidarité sans faille avec l'Amérique s'impose donc " sans bavardages ni pleurnicheries : une solidarité fondée sur la chasse aux terroristes et sur l'alliance militaire " (p.97). Au niveau personnel, à défaut d'armes, la technique du " coup de pied aux



testicules (désormais seule arme donc dispose une femme pour exercer ses droits de citoyenne) " (p.142) est citée comme moyen de riposte " habituel " de l'auteur. Quant à nous, " les braves gens ", il importe de nous " réveiller, de nous lever ", de vouloir enfin " comprendre " que nous devons nous mobiliser contre une " Croisade à l'envers " (p. 142). Il nous faut " ouvrir les yeux " sur " une réalité qui existe depuis mille quatre cents ans " dont " Oussama Ben Laden et les Talibans (je me lasserai jamais de le répéter) ne sont que la manifestation la plus récente " (p.134). Cessons de nous laisser intimider par ce " terrorisme intellectuel ", cette mode du " politically correct " qui " exploite le terme de 'racisme' " (p.188) contre toute contestation des " Croisés de l'Islam ". L'heure est donc à la vigilance, à la défense (p.153) de " nos valeurs ", de " nos patries " de " notre civilisation " et " nos modes de vie " car " chez nous, il n'y a pas de place " pour leur religion et ses moeurs et même " s'il y avait de la place, je ne la leur donnerais pas " (p.153). Conclusion : " négocier avec eux est impossible. Raisonner impensable. Les traiter avec indulgence ou tolérance ou bien espoir, un suicide. Et quiconque croit le contraire est un pauvre con [sic]" (p.106).

Le livre ne se réduit pas, bien sûr, à ces quatre questions. Vous y trouverez aussi des digressions instructives, des confidences touchantes ou des témoignages passionnants ainsi qu'une rafale d'invectives qui n'épargnent personne hormis ses parents, les pères fondateurs de l'Amérique et le Dalai Lama. Mais ces questions en constituent bien l'armature centrale, le message litigieux, la charge explosive dont l'onde de choc se propage chaque jour un peu plus.

### **Argumentaire**

Oriana Fallaci abhorre l'Islam. C'est son droit. Elle dénonce la terreur des islamistes radicaux. Ce devrait être le devoir de tout démocrate. Elle réduit l'Islam à ses intégristes et les musulmans aux fans de Ben Laden . Il s'agit-là d'une erreur intellectuelle doublée d'une faute morale. Elle " prêche " l'offensive contre les " disciples du Coran " qui " envahissent l'Europe " et clame son " envie de tuer " Oussama Ben Laden (p.105) soulignant que : " les Oussama Ben Laden [...] sont partout, et les plus aguerris sont précisément chez nous " (p.105). Propos parmi d'autres qui relèvent manifestement de l'incitation à la haine et à la violence. [et tombent, à ce titre, sous le coup de la loi.] Le style autant que le fond et la portée des propos d'Oriana Fallaci n'appellent pas de réponse mais une réplique, une réplique sous forme de questions adressées, aussi, aux lecteurs interpellés, choqués, réceptifs ou insultés par cet écrit. Tout dans ce livre est-il mensonger, faux, calomnieux ou stupide ? Non bien sûr, il contient aussi comme souligné dans la présentation des digressions instructives sur l'Amérique, des confidences touchantes sur l'enfance de l'auteur ou le courage de ses parents ainsi que des témoignages bouleversants sur les exactions des islamistes ou passionnants sur les rencontres de la journaliste avec des chefs d'Etats. Mais ces pépites sont noyées, emportées par un flot d'invectives, d'amalgames, de cris de haine esthétisée qui bloque par avance toute écoute. L'auteur qui nous somme de nous éveiller, de réfléchir nous assomme en fait sous le choc de ses mots et l'impact de ses formules outrancières. Raciste, Oriana Fallaci ? Elle s'en défend vigoureusement dénonçant par avance l'usage abusif cette étiquette par les tenants d'un terrorisme intellectuel à la mode. Comment pourrions-nous l'insulter de raciste " puisque ce je dis regarde une religion, pas une race " (p.90) ? Notons cependant l'ambiguïté de son expression favorite " fils d'Allah " pour désigner les musulmans qui à défaut d'une prétendue race se voient assignés à une ascendance commune fut-elle divine. Soulignons par ailleurs les glissements fréquents entre les vocables " islamistes ", " Croisés de l'Islam ", " musulman " et " arabe " ainsi que cet " avis " de l'auteur à propos " des hommes arabes dans les quels il doit y avoir



quelque chose qui dégoûte les femmes de bon goût " (p.188). Rappelons enfin cette expression de sinistre mémoire utilisée jadis contre les " fils de Moï se " et à présent par Oriana Fallaci contre les " Fils d'Allah " qui " se multiplient comme des rats "(p.146). Un tel libelle mérite-t-il discussion, ouvre-t-il un débat salubre, lève-t-il un prétendu tabou sur l'Islam, relève-t-il de la liberté d'opinion ? Non quatre fois non, hélas. Que pèse l'argument contre l'insulte ? Que vaut un débat où l'interlocutrice récuse " comme pauvre con (sic) p.106 " qui ne pense pas comme elle ? Il existe, par ailleurs des bibliothèques de livres discutant de l'Islam dont nombre de critiques écrits par des musulmans eux-mêmes et d'autres dénonçant l'islamisme radical dont les premières et principales victimes sont des musulmans ( plus de 130.000 victimes en Algérie). Oriana Fallaci loin donner de " mauvaises réponses " à de " bonnes questions " empoisonne et les questions et les réponses, selon l'expression de Jean Daniel. Loin de combattre l'intégrisme, l'auteur l'avive en pratiquant l'amalgame qui insulte dans un même opprobre les terroristes et tout musulman chez nous, les pratiquants d'un Islam ouvert et respectueux de la démocratie. Quant à invoquer la liberté d'expression, rappelons que l'article 10 de la Convention européenne des droits de l'homme stipule que son exercice comporte des devoirs et des responsabilités et peut donc être soumis à des restrictions relatives à la protection de la réputation ou des droits d'autrui. Bref l'opuscule islamophobe d'Oriana Fallaci à l'instar des écrits antisémites ou négationistes mérite moins réponse que réplique, débat que combat, tribunes que tribunal. Quand un agresseur au nom de la supériorité de sa civilisation désigne une victime, le civilisé regarde le doigt ! Faut-il pour autant interdire la publication du livre ou de nouvelles traductions ? Outre qu'il connaît un succès foudroyant en Italie, le pamphlet après avoir été refusé par plusieurs grands éditeurs est vendu en France depuis fin mai dernier. Dans un tel contexte toute mesure d'interdiction serait aussi néfaste qu'inutile. Quant au principe, la censure d'un livre n'éradique pas le mal dont il est à la fois un ferment mais aussi un symptôme. La tentation serait forte de l'ignorer et de laisser les intégristes de tout bord polémiquer entre eux sans se laisser prendre en otage par leurs hystéries " croisées " mais dans l'actuel climat de crispations identitaires, ce livre qui attise les antagonismes exige réplique et combat puisque tout débat est d'avance refusé.

Le passé prestigieux de la militante, la réputation mondiale de la journaliste, le talent reconnu de l'écrivain exonèrent-ils Oriana Fallaci de toute responsabilité civique ? Il y aurait du Céline, talent en plus ou en moins selon les commentateurs, dans ce livre. Le pire Céline celui de " Bagatelles pour un massacre " interdit de vente dans nos démocraties. La gloire d'un auteur et la force d'un style autorisent-ils d'enfreindre la loi ? L'infraction au code routier est-elle fonction du statut du conducteur et de la puissance de la cylindrée ? Quand sur nos routes comme dans les livres il y a dépassements manifestes de vitesse ou des limites légales à la liberté d'expression, il y a infraction susceptible de sanction quelle que soit la notoriété du contrevenant.

### **Que faire donc de ce brûlot outrageusement islamophobe ?**

Se taire lui concède le monopole de la parole, réagir accroît sa notoriété. Au-delà des ambiguïtés de l'action, il est cependant des moments où pour reprendre les termes d'Oriana Fallaci " se taire devient une faute et parler une obligation. Un devoir civil, un défi moral ". Parler oui mais non rabâcher une haine stylisée en cri car un cri qui s'écrit n'échappe pas à la responsabilité de ses propos. Et puisque l'écrivain se targue tant de " sa " civilisation occidentale estimée supérieure à toute autre qu'elle y puise au moins cette leçon des Lumières qui certes ont posé la critique de la religion comme condition de toute critique mais aussi prôné la connaissance, la nuance et l'argumentation comme condition de la critique. Reste à défendre Oriana Fallaci contre toute atteinte à sa personne sous prétexte de ses écrits sachant que les valeurs dont elle se réclame condamnent son livre.